

LES MESSAGES PEINTS DE SUZANNE DUBUC

Entrevue d'Édouard Lachapelle

P-006-95
Acrylique et collage sur toile cartonnée
1995
50 x 40 cm

■ **Travail de formes et de gestuelles liées à des émotions, voilà ce qui caractérise les œuvres de Suzanne Dubuc. L'artiste esquive ainsi la tentation de traiter des thèmes particuliers. Elle explicite ici ce choix délibéré.**

Édouard Lachapelle: Peut-être utiliserons-nous comme point de départ ce que l'on pourrait, depuis la publication de «Paroles de l'Art», appeler le questionnaire Biron... alors: Comment en êtes-vous venue à l'art?*

Suzanne Dubuc: C'est curieux, je ne peux situer un moment précis qui marquerait, dans mes souvenirs, ma découverte de l'art, il me semble plus juste de constater que j'ai toujours vécu entourée d'art, que l'art a toujours été présent dans mon milieu, dans ma famille, dans mon enfance. Je me suis très tôt rendu compte que l'art était et allait être pour moi une manière d'entrer en contact avec les autres, une manière de faire passer des messages que je ne pouvais exprimer autrement. Toute petite, je constatais que mes dessins «parlaient» aux autres...

E.L.: D'autre part, pouvez-vous me donner un aperçu de votre rapport à l'histoire de l'art, des relations que vous entretiendriez avec des devanciers exemplaires?

S.D.: Je ne me souviens pas que jeune j'ai été marquée par des exemples; en tout cas, pas de telle sorte qu'aujourd'hui je puisse en situer la mémoire. Quand j'ai commencé à m'engager de manière plus intensive en art, je me suis sentie intéressée plus directement, plus claire-



ment, par certains peintres... je pense à Paul Klee qui d'ailleurs, encore aujourd'hui, influence la lecture que je fais de mon propre travail. Par période, certains exemples m'ont accompagnée... j'ai pendant quelque temps travaillé d'après des dessins de Van Gogh, période où j'ai traité le thème du paysage. Certains artistes comme Rothko restent comme des compagnons de longue route... la luminosité de ses couleurs restera, je crois, indélébile pour moi.

E.L.: Vous nommez des artistes européens, américains... pensez-vous à des exemples canadiens, québécois? À des femmes, artistes québécoises?

S.D.: Je n'ai pas d'expérience de travail à l'extérieur du Québec, je ne perçois pas de spécificité... Etre une femme peintre, ça n'a jamais été ni un problème ni une difficulté. Il y a d'autres femmes qui comme moi font de la peinture ici Suzelle Levasseur, Michèle Drouin, Suzanne Grisé. C'est un métier que j'ai choisi de



pratiquer ici. Je ne sais pas ce que c'est que faire de la peinture à Paris, à Londres ou à New York. Ça n'a jamais été un rêve d'avoir un atelier dans une ville à l'étranger. Peut-être cette aventure m'enrichirait-elle de points de vue plus variés mais cela ne m'a pas vraiment attirée... depuis quelque temps j'envisage de tenter cette expérience mais certainement pas dans le cadre d'un projet dont la réalisation active serait prochaine. Je pense que ce qui se fait ici n'est ni plus ni moins intéressant que ce qui se fait ailleurs... Sans pouvoir justifier mon attitude, je serais portée à croire que ce genre de comparaison n'a pas beaucoup de signification par rapport à la vie véritable de la peinture qui n'est pas « québécoise », « canadienne », « européenne » ...

E.L. : Vous avez participé l'automne dernier à une exposition d'art dit « postal » mise sur pied à la Galerie Arts-Sutton par Jean-Pierre Beaudin... participation où vous avez fait intervenir un échange d'envois postaux avec moi... Qu'est ce qui vous intéresse dans cet emploi de la peinture sur des enveloppes?

S.D. : Les œuvres ainsi obtenues s'esquivalent du réseau des objets de commerce... il y a là une gratuité qui me plaît. Elles se situent plus clairement dans l'ordre de l'échange... elles viennent faire intervenir le message de l'envoi sur la visible enveloppe plutôt que dans l'invisible intérieur... message peint plus qu'écrit... tout cela me touche, rejoint en moi quelque chose qui échappe au « sérieux » qui entoure l'œuvre d'art peinte sur panneau exposée et mise en vente dans une galerie.

E.L. : Changeons de registre et recourons à ce qu'il est convenu de nommer « le questionnaire Proust ». Ce serait peut-être une porte donnant accès à votre imagination que de chercher l'image d'un héros de votre enfance... un personnage littéraire ou mythique qui vous aurait marqué... Un héros de la vie rêvée?

S.D. : S'il y a un personnage qui m'a fascinée, ce serait Robinson Crusoe. Je crois que j'ai lu et relu ce récit une vingtaine de fois. J'ai été impressionnée par cette histoire d'un homme qui doit se rebâtir à partir de rien... il n'a que quelques outils, il se trouve à réinventer toutes ses façons de faire... cette démarche... la lecture dans l'enfance, le contenu du récit... est empreinte de solitude, parle de solitude.

E.L. : Un héros de la vie réelle, maintenant?

S.D. : Je me rends compte qu'aujourd'hui je n'ai plus de figures exemplaires comme celles qui m'ont inspirée dans mon enfance. Toutefois, je reste bien impressionnée par des gens qui vont consacrer toute leur vie à une cause, ou une idée. Certains peintres qui ont fait le choix de ne faire que de la peinture de leur vie. J'ai lu récemment une entrevue avec Bran van Velde... il n'y a que la peinture dans sa vie, il ne semble penser qu'à ça. D'autre part, autour de moi, tant de gens dans la vie de tous les jours qui mènent leur combat à eux... parfois quelqu'un qui a le courage de faire quelque chose qu'il n'avait jamais osé faire...

E.L. : Il y aurait d'une part la solitude de Robinson où vous faites de la peinture... mais n'y a-t-il pas aussi le fait de l'exposer, cette peinture... de vous exposer. Est-ce gratifiant?

S.D. : Par exemple, la première fois que j'ai eu l'occasion de présenter mon travail à plusieurs personnes que je connaissais, à plusieurs autres que je ne connaissais pas en dehors de l'École, c'était à ce qu'on s'appelait alors le « Chalet du Mont-Royal », il y avait dans cette exposition de nombreuses œuvres, de grands dessins, des pastels. Je me suis sentie appréciée, reconnue... Je ne mets pas cette reconnaissance en termes de tapage publicitaire auprès d'une quantité statistique de personnes... il s'agit plutôt de ne pas être confondue avec qui que ce soit d'autre, d'être reconnue comme étant soi-même, identifiée à travers une démarche, à travers des traces d'un processus confiées aux regards, à la lecture des autres... le risque assumé de cette confiance est dynamisant.

E.L. : Vous me parlez de Paul Klee... Cette phrase qu'on lui attribue « La

NOTES BIOGRAPHIQUES

Née à Trois-Rivières en 1954, Suzanne Dubuc obtient en 1976 un baccalauréat spécialisé en arts plastiques (peinture) de l'UQAM et en 1988, un certificat en recherche documentaire et rédaction française de l'Université de Montréal.

De 1976 à 1996, elle a réalisé une dizaine d'expositions individuelles, dont quatre à la Galerie Trois Points/Jocelyne Aumont de Montréal. Parallèlement, elle a participé à de nombreuses expositions collectives dont *Les Femmeuses*, chez Pratt et Whitney en 1989, 1990, 1991 et 1994, *le Pastel québécois contemporain* à la Galerie de l'UQAM en 1992 et le *Symposium de Baie-Saint-Paul* en 1990. En 1995, Suzanne Dubuc a mis sur pied une exposition solo majeure intitulée *Parcours 1989-1994 à la Maison de la culture Mercier de Montréal*.

peinture: effacer la mort à petits traits de couleurs » ne pourrait-elle pas être lue par un esprit retors comme une définition du maquillage?

S.D. : (riant) Quel esprit retors?

E.L. : (riant) Si je m'étais fait l'avocat du diable... faisant mine d'avoir mal compris.

S.D. : C'est en faisant référence à des propos de Georges Braque, mots merveilleusement poétiques et précisément justes, que j'irai contre cette perversion de la phrase de Klee que vous me soumettiez à titre, je suppose, de provocation.

Braque ne disait-il pas qu'une toile blanche nous cache les couleurs qu'elle contient à notre insu? Le peintre se fie à son intuition et va chercher ce qu'il y a sous le blanc. Un pinceau pour découvrir le bleu, un autre pour aller chercher le vert... et peu à peu le tableau entier apparaît. La mort, c'est ce blanc opaque qui nous cache la véritable couleur des choses et le peintre, au contraire d'un maquilleur, vient décaper cette surface pour nous faire accéder à un au-delà de la mort, nous révélant l'invisible qu'elle masque. □